



La Rupture de la Paix de 1645

Léo-Paul Desrosiers, M.S.R.C.

Numéro 17, 1952

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080068ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080068ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P. (1952). La Rupture de la Paix de 1645. *Les Cahiers des Dix*, (17), 169–181. <https://doi.org/10.7202/1080068ar>

La Rupture de la Paix de 1645

Par LÉO-PAUL DESROSIERS, M.S.R.C.

Le 24 septembre 1646, le Père Jogues quitte les Trois-Rivières en compagnie de Jean de Lalande, de Hurons et d'Indiens pour établir une mission chez les Agniers. Il a déjà écrit ces phrases qui passeront à l'histoire : « Enfin, ce peuple-là m'est un époux de sang, je l'ai épousé par mon sang. . . Le coeur me dit que si j'ai le bien d'être employé en cette Mission, *Ibo et non redibo*. . . » Comme il est naturel, il s'occupera tout d'abord des affaires de Dieu; puis il profitera de toutes les occasions propices pour persuader aux Onneyouts, aux Onnontagués, Goyogouins et Tsonnontouans, de conclure eux aussi la paix avec les Français et leurs alliés; s'il échoue dans ce projet, il demandera alors aux Agniers d'interdire à leurs compatriotes l'accès à la région de Montréal, le fleuve y compris, car ils s'en disent les propriétaires. Comme disent les *Relations*, Montréal deviendrait « le centre de la paix, comme elle a été l'objet de toutes les guerres. » Phrase lumineuse qui explique le conflit indien du siècle passé. Depuis quatre ans, Maisonneuve tente de fonder dans l'île une grande réduction pour les Hurons.

Les canots s'avancent sur le Richelieu. Quelques Indiens les abandonnent aussitôt et reviennent en Nouvelle-France. Ont-ils obtenu des renseignements secrets, les ont-ils communiqués au Père Jogues ? Celui-ci atteint le 15 octobre le fond du lac Saint-Sacrement. Il y rencontre un parti de guerre de quatre cents Agniers qui se porte à l'attaque du fort Richelieu. Ce parti se saisit des voyageurs, il les pille, les dépouille de leurs vêtements, les accable de mauvais traitements, et, rebroussant chemin, les conduit à Ossernenom, le premier village où il arrive le 17 octobre. La populace leur inflige de petites tortures. Le lendemain, l'un des trois clans agniers, celui de l'Ours, invite le Père Jogues à un festin. Le Père s'y rend en compagnie de la personne qui l'a invité. En entrant dans la cabane, il est assommé

d'un coup de hache par un Agnier qui s'était posté derrière la porte. Sa tête est aussitôt coupée et plantée sur un palis. Son compagnon, Jean de Lalande, sera massacré le lendemain matin.

Les Agniers ont donc pris, plusieurs semaines avant que le Père Jogues quitte les Trois-Rivières, la décision de rompre leur traité de paix avec les Français et leurs alliés. C'était une action délibérée, car ils avaient envoyé des présents aux quatre autres tribus iroquoises pour « confirmer fortement leurs alliances, et conjurer la ruine des Français et des peuples leurs alliés. » Une fois rétablie l'entente avec leurs compatriotes, ils lancent un premier parti de guerre qui rencontre le Père Jogues. Celui-ci est donc la première victime d'une volte-face qu'il est le premier à connaître, mais qui doit demeurer secrète en Nouvelle-France pendant plusieurs mois encore.

Tout récemment, un historien américain, George T. Hunt, a proposé une explication nouvelle et séduisante de cette rupture de la paix de 1645. Il a soutenu que ce traité n'était au fond qu'une convention commerciale par laquelle les Hurons et les Algonquins s'étaient engagés à livrer des fourrures ou les fourrures qu'ils récoltaient à la tribu des Agniers. La preuve qu'il apporte n'est ni définitive ni concluante. Il est exact qu'en dehors des délibérations canadiennes, les Algonquins et les Hurons ont eu des pourparlers avec les Agniers. Mais les documents actuellement disponibles n'en disent que peu de chose. Ils ne contiennent que la phrase suivante à laquelle se rattache Hunt et que Kiotsaton prononce à Québec en s'adressant aux Algonquins : « Ce présent vous invite à la chasse, *nous jouirons de votre industrie*, nous ferons rôtir les animaux dans une même broche. . . » Ces termes sont bien vagues pour servir de fondement à une théorie. Mais Hunt passe outre et il affirme qu'aussitôt après avoir appris l'arrivée de la flotte huronne à Montréal le 12 septembre 1646, qu'aussitôt après avoir constaté que les tribus canadiennes n'observaient pas l'article essentiel du traité de 1645, les Agniers prennent la décision de rompre la paix et lancent leur premier parti de guerre qui rencontrera le Père Jogues.

De telles affirmations posent des problèmes à peu près insolubles. Cet article, s'il a jamais existé, était d'une importance vitale pour la Nouvelle-France : il détournait vers la Nouvelle-Hollande tout le flot des pelleteries qui lui permettait d'exister. Est-il possible que les Français n'en aient rien su ? Qu'ils y aient consenti ? Ou que le connaissant, ils n'en aient rien dit ? Ce silence des documents n'est pas favorable à la thèse de Hunt. Mais il y a mieux. En juin 1646, le Père Jogues et Jean Bourdon rendent une visite amicale aux Agniers. Ceux-ci apprennent qu'une autre flotte chargée de fourrures descend de la Huronie vers la colonie et qu'un parti d'Onneyouts s'est mis en marche pour l'intercepter et la piller. Manifestent-ils de l'irritation ? Menacent-ils les Français de la rupture du traité ? Non. Ils trahissent tout simplement les Onneyouts en révélant le départ du parti de guerre et en l'exposant ainsi à des surprises désagréables. Ils conseillent aux Français de se tenir sur leur garde. Plus tard, la grande flotte huronne arrive à Montréal le 12 septembre, et aux Trois-Rivières vers le 15, quelques jours seulement avant le départ du Père Jogues. Les Agniers ont-ils vraiment le temps d'apprendre cette arrivée de la flotte, d'envoyer des délégués aux autres tribus iroquoises qui sont fort éloignées, de renouer leur alliance avec elles et de lever ensuite un parti de guerre qui rencontrera le même Père Jogues au fond du lac Saint-Sacrement le 15 octobre ? Le temps est beaucoup trop court si l'on prend en considération les immenses distances à parcourir à pied et la lenteur des délibérations iroquoises.

Hunt affirme assez justement toutefois que la version française de la capture et de la mort du Père Jogues n'est pas de tout repos ; elle leur viendra par le gouverneur de la Nouvelle-Hollande qui la tenait du pasteur de Fort Orange. Faut-il espérer, dit-il, un récit exact de la part de rivaux commerciaux si la question des fourrures est impliquée dans l'assassinat d'un missionnaire ? Ne doit-on pas craindre que ces rivaux lancent le public sur une fausse piste ? Hunt attaque donc la véracité des lettres qui rattache la mort du Père Jogues de même que la rupture de la paix à une cassette que le mission-

naire aurait laissée en dépôt en Iroquoisie lors de son voyage du printemps. Il oublie toutefois que la version contenue dans ces documents, les Français ont eu l'occasion de la vérifier par la suite. Des Hurons ou des Algonquins prisonniers s'échappaient; des relations s'établirent de nouveau plus tard entre Agniers et Français; et surtout de tribu indienne à tribu indienne, la vérité voyageait assez vite en forêt. Et il paraît bien que la version hollandaise résiste à ces épreuves. Les Français l'acceptèrent comme plausible; ils la commentèrent. Dès le mois de juin, le dépôt de la cassette excita des appréhensions chez les Agniers. Malheureusement, une épidémie sévit durant l'été et la récolte de maïs manqua en partie. Des Hurons en captivité auraient préparé le terrain à une réaction violente en racontant les terribles épidémies qui avaient visité la Huronie sur le pas des missionnaires de même que la famine et les autres maux. Les *Relations* ajoutent les phrases suivantes : « Au reste il est vrai que parlant humainement, ces Barbares ont des sujets apparents de nous faire des reproches, d'autant que les fléaux qui humilient les superbes, nous devancent et nous accompagnent partout où nous allons. . . »

Il semble donc que l'historien américain prête aux Agniers, dans cette affaire, une politique trop rigide, trop logique et trop systématique; le domaine du caprice, des impulsions du moment, des initiatives individuelles et collectives était fort étendu chez eux comme chez les autres tribus indiennes. Ils n'avaient pas un Bismark ou un Napoléon pour leur communiquer quelque chose d'inflexible et d'implacable. Puis, en fin de compte, l'historien peut-il délaïsser tous les documents pour se lancer dans les théories ?

Il est exact que du point de vue des Agniers et des Iroquois en général, le traité de 1645 reste en partie incompréhensible. Les Algonquins et les Hurons sont pratiquement à leur merci après les épidémies qui viennent de les décimer; une victoire définitive sur eux leur apporterait de vastes territoires de chasse, les mettrait en contact avec les tribus pusillanimes du Nord qui récoltent les meilleures pelleteries; ils pourraient se substituer aux Hurons en qualité d'intermédiaires

dans le commerce des pelleteries et réaliser de grands bénéfices. Pourquoi donner à l'ennemi ce répit dont il a besoin pour de nouveau grandir en nombre, se réorganiser, et surtout s'établir dans une réduction que l'on prépare dans l'île de Montréal, sur la frontière de l'Iroquoisie ?

La principale explication du traité est que les Agniers voulaient, avant tout, la libération de leurs prisonniers de guerre; avec les tribus indiennes ce motif était toujours suffisant pour interrompre momentanément une guerre et nul plus que les Français ne connaissaient ce fait. En second lieu, ils avaient obtenu le privilège de chasser en zone neutre, privilège qui cessa bientôt d'être lucratif parce que la paix n'était pas suffisamment solide. Alors les prisonniers une fois libérés, les Agniers n'avaient plus d'intérêt dans le traité. C'est pourquoi la paix fut toujours précaire, traversée de rumeurs insidieuses, remplie d'inquiétudes et de fièvres. Le rusé renard qu'était Le Borgne de l'Île y croyait si peu qu'il avait refusé de s'établir à proximité de Ville-Marie.

Naturellement, les Français profitèrent des pourparlers pour esquisser ce que le monde appelle aujourd'hui une offensive de paix. Mais ils étaient trop faibles. Et de plus, ils commirent l'erreur irréparable et que Frontenac aurait bien comprise, de trop montrer leur faiblesse et leurs désirs d'un apaisement. Tout d'abord, ils abandonnèrent leurs alliés, les Algonquins non convertis. Puis ils supplièrent leurs ennemis comme disent si bien les *Relations* : « Je confesse que nous avons eu la paix avec eux; mais je ne sais si jamais ils l'ont eue avec nous; car à vrai dire, c'était nous qui les portions à la paix, nous les pressions, et par présents et par de longs conseils. Ils avaient bien quelque inclination de s'allier des Français; mais ils avaient horreur des Sauvages, notamment des Algonquins. Ceux qui avaient les yeux ouverts connaissaient bien que cette paix n'était pas dans la parfaite idée des sauvages. » Perrot est du même avis. Alors, les Français cherchaient un terrain d'entente, les Agniers se demandaient s'il n'y avait pas moyen de séparer les Français des Algonquins et des

Hurons; ou bien d'obtenir de ces deux peuples les pelleteries dont ils avaient besoin; les Algonquins tremblaient à l'idée d'être abandonnés par leurs alliés et comprenaient que ce danger était menaçant et urgent; et les Agniers probablement n'étaient pas trop rassurés à l'égard des autres tribus iroquoises qu'ils abandonnaient et trahissaient; et chacun après avoir exploré dans différentes directions en vint très vite à ses propres conclusions. Surtout les jeunes guerriers qui entendaient parler des flottes huronnes qui descendaient en Nouvelle-France plus chargées de fourrures que jamais et qui se souvenaient des expéditions d'autrefois d'où ils revenaient avec des scalps et des ballots de pelleteries. Dans ces circonstances, il fallait peu de chose pour briser ce traité obscur. Au fond, faire la paix avec la Nouvelle-France, ce sera toujours pour l'Iroquoisie se priver des fourrures dont elle a un besoin vital, besoin qui ne commence qu'à être urgent, mais qui deviendra vite pressant. Qu'un clan change d'opinion chez les Agniers et disparaît aussitôt la majorité favorable à la paix. La cassette du Père Jogues peut facilement avoir fourni l'occasion.

La confédération iroquoise est donc de nouveau tout entière en guerre contre toute la coalition laurentienne. Mais la première n'a pas dénoncé officiellement le traité et la seconde ignore toujours le fait; elle ne l'apprendra pas avec certitude avant le printemps prochain. Un incendie dévore le fort Richelieu dans des circonstances mal connues; aucune garnison ne l'habitait plus, bien qu'il offrît une bonne protection, un poste d'observation précieux et un lieu de ralliement et de refuge pour les Indiens alliés qui s'engageaient dans la petite guerre.

Un parti agnier tient l'habitation de Montréal sous observation. Le 17 novembre, trois Hurons reviennent au poste après une partie de chasse, ils ont perdu l'un de leurs compagnons. Quelques jours plus tard, ils s'aventurent dans les alentours en conduisant de nouvelles recherches et ils sont eux-mêmes capturés. On apprendra bientôt qu'ils sont prisonniers. Le trente du même mois, deux Français vont chasser et personne ne les revoit. Leurs compatriotes

supposent que ces colons ont subi le même sort que les Hurons précédents. Ils demanderont des nouvelles à des prisonniers algonquins qui se sont échappés de l'Iroquoisie, mais personne ne les aura vus là-bas. Ont-ils été tués au cours d'un combat ou sur la route de la captivité ? Un autre Huron est tenté par la chasse. En approchant d'un étang, il voit soudain des canards et des outardes prendre leur vol. Il conclut de ce fait que d'autres chasseurs sont sur les lieux. Alors il se dissimule prudemment dans les joncs et il entend des cris d'oiseaux qui se répondent de si étrange façon qu'il suppose que les Iroquois rôdent dans les environs ; et, de fait, il aperçoit sept ou huit d'entre eux, le mousquet sur l'épaule. Mais il sait se dérober habilement. Enfin, un Français et des Hurons découvriront sur la neige les pistes d'un parti d'Iroquois. Marie de l'Incarnation dit que les ennemis « vinrent jusque à Montréal, où ils prirent trois Hurons et deux Français. » Mais personne ne sait si ce sont des Agniers qui sont sur le sentier de la guerre, ou des membres des quatre autres tribus qui n'ont jamais conclu de traité de paix.

Le véritable drame se joue autour des Trois-Rivières et de Québec. L'hiver venu, les Français se rassurent un peu bien qu'ils soient sans nouvelles du Père Jogues et de sa mission. Mais pas les Algonquins. Malgré toutes les dénégations, ceux-ci sont toujours restés sous l'impression des confidences que trois ou quatre Agniers ont faites à un Huron l'hiver précédent : leur nation n'est pas incluse dans le traité, la paix n'existe pas entre elle et les Agniers, les Français l'ont abandonnée, un parti de guerre de trois cents Agniers viendra probablement à la mi-février pour la détruire.

Et c'est maintenant la mi-février. Les neiges sont profondes. C'est le meilleur temps pour la chasse à l'orignal qui s'abat alors facilement. Les Algonquins ont un besoin absolu de cette venaison pour éviter la famine. Aucun moyen de reculer. Les Algonquins quittent alors l'abri du fort des Trois-Rivières. Ils se divisent en deux bandes : la première chassera au nord du fleuve, l'autre au sud. D'étranges et profonds pressentiments bouillonnent dans les pauvres restes de

cette tribu autrefois puissante; l'ombre de leur prochain destin les couvre déjà; c'est l'idée et l'image de la mort qui les hante. Le plus grand guerrier indien de cette époque, l'implacable, l'indomptable Simon Pieskaret, perd lui-même toute espérance; avant de partir, voici ce qu'il dit : « Il me semble que je m'en vais à la mort, je sens je ne sais quoi qui me dit, les Iroquois te feront mourir. . . » Un converti se confesse deux fois et voici ce qu'il déclare : « On m'appelle dans les bois pour y mourir, priez pour moi car je ne reviendrai plus. Faites-moi donner une balle pour tuer le premier Iroquois qui me voudra tuer. . . » Des femmes reviennent tout de suite car elles veulent apporter leurs colliers de grains de nacre pour se racheter si les Iroquois les capturent. Loin de là, aux environs de Québec, un groupe de Montagnais de Sillery éprouve à peu près dans le même temps une terreur panique qui le rejette à toute vitesse vers la protection des retranchements. « Ils composaient trois bandes, disent les *Relations*, et toutes ces bandes, quoique séparées les unes des autres, furent touchées d'une même frayeur quasi à même temps. » Ni les uns ni les autres ne sont certains d'être compris dans le traité; ils ne savent pas non plus que les Agniers ont brisé ce traité; ils se demandent si vraiment les Français les ont abandonnés. Seule demeure en leur esprit la prédiction de quelques Agniers trop bavards. Ils ne peuvent pas organiser d'attaque. Comment se protéger efficacement quand chacun passe la journée à la chasse ? Ils sont enveloppés dans de telles circonstances qu'ils n'ont pour ainsi dire qu'à se soumettre à leur effroyable destin.

Vers la même date exactement, une expédition militaire quitte le pays des Agniers. Elle compte mille guerriers, affirme Nicolas Perrot. Le 5 mars 1647, elle atteint les alentours du poste des Trois-Rivières. Elle rencontre deux Algonquins accompagnés de deux squaws qui s'en vont quérir la chair d'un orignal tué par un Huron et elle les capture. Ces prisonniers révèlent la position approximative de chacune des deux bandes de chasseurs algonquins. Le lendemain, six mars, des guerriers agniers s'approchent du poste et ils

pillent deux maisons remplies de meubles et d'objets, couvertures, habits, plomb, poudre, arquebuses, etc, qui appartiennent à des Français. C'est au moins la charge d'une quinzaine d'hommes. Les ennemis se divisent ensuite en deux partis; chacun d'entre eux poursuivra l'un des deux groupes algonquins qui chassent dans la forêt. Le premier demeure sur la rive nord et l'autre traverse le fleuve pour atteindre la rive sud.

Le premier découvre sans difficulté des wigwams d'écorce de bouleau posés sur la neige épaisse parmi les arbres dépouillés. Seuls dans le moment des enfants et des femmes les habitent; quelques guerriers les gardent pendant que les autres vont à la recherche des hommes qui chassent. Six d'entre eux aperçoivent Pieskaret. Le héros revient avec son gibier. Comme il se considère toujours protégé par le traité de 1645, il adopte une attitude amicale, il entonne une chanson de paix comme c'est la coutume. Puis il fume gravement le calumet avec les visiteurs et il cause avec eux. Tous s'engagent dans le chemin du retour. L'un des Agniers porte tout le bagage de l'Algonquin, un autre le suit en arrière. Et c'est ce dernier qui, soudain, transperce d'un grand coup d'épée ce chef brave comme Hector; il le tue instantanément, ses compagnons le scalpent, puis ils abandonnent le cadavre.

Pieskaret n'est plus. Nicolas Perrot raconte quelques-uns de ses hauts faits. Une fois, il s'est rendu en Iroquoisie, il a pénétré tout seul dans une bourgade iroquoise; il est entré dans une cabane, il a assommé toute une famille sans bruit et s'est dissimulé dans le bûcher à la porte. La nuit suivante, il assomme une autre famille et se cache pendant le jour au même endroit. La troisième fois, il est découvert et il fuit. C'est le plus agile des guerriers, il distance les poursuivants et, la nuit venue, se réfugie dans un arbre creux. Les ennemis viennent bivouaquer tout près. Pieskaret les massacre pendant leur sommeil et il revient chargé de scalps. Une autre fois, Pieskaret prend part à un combat sur l'eau en plein fleuve, juste à l'embouchure du Richelieu. Les Algonquins sont de beaucoup les moins nombreux.

Pieskaret donne l'ordre de placer des balles ramées, c'est-à-dire liées l'une à l'autre par des fils de laiton, dans le canon des arquebuses; ces projectiles déchirent l'écorce des canots ennemis qui sombrent immédiatement. Les Algonquins n'ont plus qu'à abattre les nageurs ou à les capturer. Ainsi se forme la copieuse légende de Simon Pieskaret, le guerrier intrépide, ingénieux, rapide et puissant comme un guerrier de l'Illiade.

Les Agniers qui ont traversé le fleuve repèrent très vite le second groupe d'Algonquins. Celui-là a prié Dieu le matin avant d'enrouler les bandes d'écorce des wigwams pour les transporter dans un autre district de chasse. C'est un déménagement : hommes, femmes et enfants sont chargés des ustensiles de cuisine, des peaux, de tout leur pauvre butin. Ou bien, ils tirent sur des traînes. Et maintenant, ils s'en vont à la queue leu leu sur la neige épaisse, des raquettes aux pieds, parmi la forêt qui semble morte. Alourdie par le poids d'un enfant suspendu dans son dos, Marie marche l'avant-dernière. Détournant la tête, elle aperçoit soudain des Agniers attaquant un Huron qui ferme la marche; elle avertit vivement son mari et celui-ci court pour donner l'alarme aux autres. Ce devoir accompli, il fait face. Il tue le premier ennemi qui se présente et il est ensuite massacré. Peu à peu les Agniers enveloppent tout le groupe algonquin. Un adroit et un vaillant, Bernard, tue un adversaire lui aussi, puis succombe à son tour; il était iroquois de naissance, « les Algonquins l'avaient pris assez jeune avec un sien frère. . . » ce dernier est présent à l'échauffourée, mais du côté des Iroquois qui l'ont recapturé. Celui-ci se saisit d'une Algonquine qui le reconnaît et lui demande rapidement si le Père Jogues est toujours en Iroquoisie : « Non, dit-il, on a tué les Français avant que de venir à la guerre. »

Le combat est vite terminé. Les Iroquois et les Algonquins comptent leurs morts et leurs blessés; les victimes sont plus nombreuses parmi ces derniers qui, n'étant pas prêts à la bataille, embarrassés dans tout leur bagage, se défendaient parmi leurs femmes et leurs enfants. Les ennemis s'emparent des arquebuses, ils ligotent

les personnes qui seraient capables de fuir; puis, dans une crise de rage froide, ils mettent à mort tous ceux qui ne pourraient les suivre dans leur retraite rapide, les vieillards, les enfants, les femmes trop faibles : « Ils tranchent, ils coupent, ils taillent, ils brûlent, ils mettent tout à feu et à sang; ils battent, ils frappent, ils arrachent les ongles à ceux qu'ils veulent mener en triomphe en leur pays. »

Le voyage de l'exil commence dans l'encombrement des prisonniers et du butin. Le parti agnier du sud arrive le premier au rendez-vous, l'embouchure d'une rivière qui se jette dans le lac Saint-Pierre; celui du nord se présente le lendemain. Les captifs se regardent et se reconnaissent; ils comptent les absents, tous ceux qui sont déjà morts. Ils prient dans leur profonde misère pendant que leurs ennemis brûlent lentement un blessé.

Bien encadrés, les Algonquins remontent le Richelieu. L'un d'entre eux dénoue ses liens et tente de fuir; les Agniers le rattrapent et ils lui brûlent la plante des pieds. Ils se saisissent d'un enfant, ils l'étendent sur une grande pièce d'écorce, ils lui percent les pieds et les mains avec des bâtons pointus. C'est le supplice du crucifiement.

A l'arrivée en Iroquoisie, les victimes endurent les bastonnades habituelles; puis l'échafaud où, dépouillés de tout vêtement, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, ils sont exposés aux regards publics. Ils réclament le Père Jogues afin de prier sous sa direction. Le Père Jogues est mort. Les jours suivants prend place la promenade interminable à travers les trois bourgades des Agniers sur la haute rive en face de l'étroite vallée où coule la rivière. Ce sont toujours de nouvelles bastonnades, des ongles arrachés, des plaies envenimées. Mais tout a sa fin. « On donna la vie aux femmes et aux filles et à deux petits garçons; pour les hommes et pour les jeunes gens capables de lancer un javelot ou une épée, ils furent distribués en diverses bourgades pour y être brûlés, bouillis et rôtis. » Chez les Algonquins se trouvent aussi des guerriers qui peuvent subir les plus atroces supplices sans jamais pousser un gémissement. L'un d'eux est brûlé de la plante des pieds à la ceinture pendant toute une fin

d'après-midi et une nuit; le jour suivant, les forces lui manquent; les ennemis jettent enfin dans un brasier ce corps carbonisé. Les tortures infligées à un adolescent sont une pure horreur.

Les Agniers n'avaient pas capturé tous les chasseurs de la bande algonquine du sud du Saint-Laurent. Cinq d'entre eux s'étaient fort éloignés des autres; quand ils reviennent le soir, ils entendent les hurlements des Iroquois. Rebroussant chemin en toute hâte, ils atteignent les Trois-Rivières où ils annoncent la nouvelle. Enfin, les Français sont sûrs que la paix est rompue et ils conçoivent des inquiétudes au sujet du Père Jogues. Et pour le mois de mars, le *Journal des Jésuites* contiendra l'entrée suivante : « Le 22 vint la nouvelle assurée de la prise de cent Algonquins ou environ par les traîtres Iroquois, qui ayant hiverné l'an passé ici et sachant tous les tours et détours, les vinrent surprendre étant à la chasse. » De leur côté, les *Relations* ajoutent ce qui suit : « Le peu d'Algonquins qui restaient encore n'étaient pas capables, réunis ensemble, d'enlever un seul village des ennemis. »

Les Agniers avaient aussi détaché un groupe dans la direction de Sillery; ou peut-être s'agit-il simplement d'une autre bande. Sûrement des Iroquois vinrent rôder dans les alentours de la réduction. Animés par leurs pressentiments, les Algonquins du lieu étaient revenus de la chasse plus tôt que d'habitude; et, durant leur trajet de retour, ils avaient appris le massacre et la capture de leurs compatriotes des Trois-Rivières. A peine à l'abri de leurs fortifications, ils accueillirent trois Hurons qui avaient chassé sur la rive sud; d'autres Hurons qui les accompagnaient avaient été tués par des Iroquois.

Ainsi se terminait pour la race algonquine la brève paix de 1645. Protégés par la clause secrète, les convertis avaient été attaqués au mépris du traité; les non convertis conduits par Le Borgne de l'Île avaient fui prudemment et ils disparaîtront bientôt de l'histoire sans laisser de traces. . . C'est ici qu'il faut enregistrer l'élimination de cette race puissante du Saint-Laurent et de l'Outaouais qui avait chassé les Iroquois du Canada. Les épidémies avaient d'abord sapé

sa force vitale; les Iroquois avaient eu beau jeu ensuite de détruire ses restes affaiblis. Les Français n'avaient pas su la protéger. Même durant la dernière période, leurs guerriers avaient joué un rôle important; malgré leur petit nombre, ils formaient autour des postes comme un rideau protecteur; leurs éclaireurs, leurs partis, leurs chasseurs, livraient la petite guerre, fournissaient les renseignements, décelaient les partis ennemis, les combattaient, donnaient l'alarme, recevaient les premiers coups. Demain ce ne sera plus l'Algonquin, mais le Français lui-même qui sera en contact direct avec l'Iroquois. Et le temps sera venu de payer l'abandon ou le semi-abandon de 1645.

Jés. Paul Desrosiers.